

B. Andreae n'a pas manqué, en effet, d'envisager également (p. 65-79) la carrière d'une trentaine de sénateurs de l'époque avant de se fixer sur celle de Pollion ; aucune ne présentait, on en conviendra volontiers, de caractéristiques suffisantes pour être retenue ici. Mais connaissons-nous aujourd'hui le nom de tous ceux qui jouèrent quelque rôle dans l'histoire romaine de ces dernières décennies de la République ?

Jean Ch. BALTY

Mario CESARANO, *In honorem domus divinae. Introduzione allo studio dei cicli statuari giulio-claudii a Roma e in Occidente*. Rome, Edizioni Quasar, 2015. 1 vol. 360 p., 14 fig. Prix : 30 €. ISBN 978-88-7140-595-7.

Dépassant ce « gioco di società delle attribuzioni dei tipi ritrattistici » que dénonce M. Torelli dans sa préface (p. 11) – et qui n'est cependant plus un « jeu » depuis au moins une trentaine d'années : il est indispensable, en effet, d'obtenir des identifications quelque peu assurées et des datations plus ou moins précises, voire de simples datations relatives comme celles qui découlent de la succession de plusieurs types iconographiques pour une même personne –, M. Cesarano s'intéresse à la complexité sémantique des groupes statuaires de l'époque julio-claudienne, envisagés ici comme phénomène social authentique et autonome (p. 21). Ces groupes « parlano di politica », écrit-il (p. 27) ; on n'en a guère douté non plus, depuis quelque temps déjà, mais il était utile d'analyser mieux encore qu'on ne l'avait fait jusque-là l'intensité des messages envoyés du palais et la réponse des différentes catégories de la population de Rome et des provinces occidentales. C'est à ces problèmes que s'attelle son livre. L'installation d'un groupe statuaire dans un édifice est, en effet, un acte public, impliquant la communauté civique dans son ensemble et témoignant de son adhésion au modèle romain. Une revue systématique de ces édifices (p. 141-200) conduit à montrer que, quelle que soit initialement la nature du lieu, ces monuments sont devenus de véritables sanctuaires de la religion civique, des temples du culte impérial (p. 158). Un examen tout aussi détaillé des dédicaces (p. 248-262) témoigne de l'hétérogénéité des dédicants, qu'il s'agisse, entre bien d'autres, des notables locaux servant de médiateurs entre le centre du pouvoir et les classes populaires et s'investissant pour obtenir de l'empereur des privilèges pour leur ville, ou des *Augustales*, ces affranchis dont le rôle fut essentiel, lui aussi, dans la constitution et la diffusion du culte impérial. M. Cesarano n'oublie pas de scruter les différents moments d'érection de ces groupes statuaires – et les occasions saisies, qui ne sont parfois que des prétextes (p. 262) – ; il envisage aussi, très judicieusement, la différence d'attitude perceptible entre les provinces orientales hellénophones et les provinces occidentales dans la naissance et le développement de ce culte. Fondé sur l'institution familiale, le pouvoir augustéen a, dès le début du règne, mis en avant la *domus Augusta* (frise nord de l'*ara Pacis*, dès 13-9 av. J.-C.), qui, du fait de la nature même du *princeps*, se muera vite en *domus divina*. Cette thèse bienvenue se ressent malheureusement, par endroits, de quelques longueurs juvéniles, ou « académiques », dans d'interminables introductions historiographiques et d'inutiles énumérations bibliographiques (cf. p. 21-28 et surtout 145-149), trop évidemment développées dans le souci de montrer une parfaite connaissance de l'état de la recherche et des tendances actuelles de la discipline,

longueurs qu'une révision attentive eût permis de supprimer, ou à tout le moins de très sérieusement réduire ; le livre y eût gagné en rigueur d'écriture, en force démonstrative. Était-il bien nécessaire aussi de consacrer tant de pages (p. 208-248) aux « protagonistes » de ces groupes statuariers, c'est-à-dire à ceux qui y étaient représentés et dont ce chapitre reprend nombre d'éléments biographiques connus, sans relation directe avec la thèse ici défendue ? Ailleurs, emporté par son sujet, M. Cesarano en arrive à parler de « l'evangelo di Augusto » et à faire du *princeps* « una sorta di messia romano » (p. 266) ; c'est aller bien loin, même si l'on ne saurait minimiser cette thématique de l'Âge d'Or au lendemain des guerres civiles. Plus surprenant : dans *CIL* XI, 3076 = *ILS* 116, pourquoi traduire *Iunoni Liviae* par « Giunone Livia » (p. 20), alors que cette dédicace commence par *Genio Augusti et Ti. Caesaris* ? Il s'agit là, de toute évidence, de la *iuno* de Livie, comme dans *CIL* VIII, 16456 (el-Lehs / Zama : *Iunoni Liviae Augusti*). Par ailleurs, je suis moins sûr que M. Cesarano (p. 208-209) du rôle joué par des effigies de César dans ces groupes statuariers ; n'étaient les deux dédicaces *Divo Iulio* et *Divo Augusto* (*CIL* X, 411-1412) d'Herculanum, apparemment parallèles et contemporaines, évoquées par l'auteur, l'image du dictateur paraît bien absente de ces ensembles ; cf. Balty, dans *César sous Auguste*, Bordeaux, 2012, p. 73-77. Quant aux deux portraits d'Auguste et de Tibère de Vienne (*Nouvel Espérandieu*, I. *Vienne*, Paris, 2003, n<sup>os</sup> 142-143 p. 71-74, pl. 138-145), loin de ne pouvoir être rattachés à toute « collocazione originaria certa » (p. 88), ils appartiennent indiscutablement à un même relief dont E. Rosso (*L'image de l'empereur en Gaule romaine*, Paris, 2006, p. 297) a déjà montré la « tonalité clairement dynastique » et qui s'insérerait parfaitement dans la lignée de ceux étudiés par M. Cesarano aux p. 113-134 (*ara Pacis* et autres) ; il y aura lieu, désormais, de ne plus l'écarter du *corpus* de ces cycles dynastiques. Regrettons aussi la négligence qui fait que tant de titres d'ouvrages français soient estropiés dans la bibliographie. N'étaient ces imperfections, qui eussent pu être aisément corrigées, cette thèse aborde avec intelligence et un réel souci de renouveler les problématiques un dossier que d'aucuns auraient pu considérer comme momentanément clos après des travaux aussi importants que ceux de C. B. Rose (1997 ; *AC* 71 [2002], p. 501-504) et surtout D. Boschung (2002).

Jean Ch. BALTY

Dieter HERTEL, *Die Bildnisse des Tiberius*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2013. 1 vol. 21,5 x 27 cm, XXII-249 p., 11 suppléments avec 98 ill., 142 pl. avec 544 ill. n/b (DAS RÖMISCHE HERRSCHERBILD Abt. I Bd. 3). Prix : 99 €. ISBN 978-3-895000-917-4.

Vingt ans après le tome consacré à Auguste (Dietrich Boschung, vol. I.3), le dernier volume de la série du *Römische Herrscherbild*, dédié à l'iconographie de son successeur, est enfin paru. Cette remarquable entreprise de l'« Altertumswissenschaft » allemande, commencée en 1939 par Max Wegner (vol. II.4), est depuis 1983 dirigée par Klaus Fittschen, Tonio Hölscher et Paul Zanker, véritables coryphées des études en sculpture romaine depuis les années 1970. Ces derniers ont mis au point une méthodologie très stricte, basée sur une recension des répliques afin de distinguer des types iconographiques précis. On cherche alors à les dater en les liant à un événement marquant du règne, généralement à l'aide du portrait monétaire, dérivant des